

LE VRAI VISAGE DE L'INVISIBLE

par *Dominique PONNAU*

Dominique Ponnau est Conservateur général du Patrimoine et directeur honoraire de l'École du Louvre. Dans son résumé établi pour le Forum, il s'est estimé lui-même « audacieux, voire présomptueux » de parler du « Vrai Visage de l'Invisible,... sauf à creuser le sens possible des mots » ... Si c'est bien le Visage du Christ, ... c'est l'Image du Dieu Invisible ! « Le Linceul de Turin ne serait-il pas l'icône par excellence, où se rassemblent, se recueillent, se concentrent tous les traits de l'humanité du Dieu trois fois Saint, dont l'extrême abaissement n'altère en rien la transcendance absolue ».

Même si je n'ai encore jamais vu l'original, je vénère le Linceul de Turin, tel que la photographie me l'a transmis. Je vénère plus que tout le Visage de l'Homme du Linceul. Je le tiens pour le plus bouleversant visage que j'aie jamais vu. Le plus bouleversant ? Peut-être autre chose. Quelque chose de plus profond que ce qui bouleverse. Une invitation à contempler l'humanité dans sa noblesse la plus pure. La noblesse d'un visage d'homme sur lequel on s'est acharné, sur lequel sans doute des hommes se sont acharnés. Seuls des hommes ont pu briser le nez de cet homme, tuméfier son arcade sourcilière, traverser d'une épine sa paupière, enfoncer sur son front et sur son crâne ce bonnet cruel dont les piques l'ensanglantent. Cet homme a été martyrisé par des hommes. Son visage devrait être un visage défiguré. Un visage parmi les plus défigurés des visages. Or ce visage d'un homme torturé à mort – comme a été torturé à mort tout son corps – est un visage qui honore, à un degré exceptionnel d'honneur, peut-être au suprême degré d'honneur, l'humanité de l'homme, l'humanité dans l'homme, une si profonde humanité qu'elle semble surpasser l'humanité. J'ai vu beaucoup de visages d'homme. J'en ai aimé, admiré beaucoup. Parmi les hommes vivants ou parmi les hommes morts. J'en ai vu, dans les chefs d'œuvre de l'art et dans les rencontres de la vie, qui m'ont ému et touché, transformé peut-être, bien au-delà des mots. Je n'en ai vu aucun de comparable à celui-ci. Je n'en ai vu aucun en qui rayonne une aussi souveraine sérénité, une aussi grave et douce majesté. Je me prends à m'interroger sur ce que pourrait être le regard de cet Homme dont on a pieusement, quand il est mort, fermé les yeux. Que dut être beau, pensé-je, le regard de cet Homme ! Plus je le regarde, plus je le contemple, plus il me donne la paix. « *J'ai versé telles gouttes de sang pour toi* ». Ainsi l'oreille intérieure de Blaise Pascal entend le murmure du Christ. Ainsi chacun peut-il entendre le murmure du Christ.

Mais ce visage du linceul de Turin est-il celui du Christ ? Son corps martyrisé est-il celui du Christ ? Je n'en sais rien. J'ai grande envie de le croire. Ou plutôt, j'ai grande propension à le croire. Mais je n'ai aucune certitude. Et je ne vois pas que l'on puisse en affirmer quelque chose, dans le oui ou dans le non. Bien sûr, les probabilités que ce Visage et ce Corps soient ceux du Christ semblent grandes. Au moins leur plausibilité. Bien sûr les rencontres entre l'Homme du Linceul et ce que l'on sait aujourd'hui des supplices romains, rencontres encore ignorées au Moyen-Âge, semblent plaider en faveur de la conclusion selon laquelle c'est bien Jésus-Christ qui aurait été enseveli dans ce grand linge mystérieux. Bien sûr... Mais le linge date-t-il du temps du Christ ? De plus savants que moi l'affirment. D'autres continuent à en douter fortement. Et je ne crois pas utile, ni juste, de mettre en doute l'honnêteté ni la sagacité des chercheurs qui se sont penchés et se penchent sur le mystère de ce linge, aboutissant à des conclusions contradictoires. Pour

l'heure, malgré les résultats des analyses de 1988, concluant à un linge daté des XIII^e ou XIV^e siècles, la contestation sur ce point se fait jour et paraît se renforcer. Je ne suis pas un savant et je m'abstiens de porter sur ces questions un avis scientifique. Cependant, peut-être ai-je le droit de penser et de dire ceci : à supposer même que ce linge date du Moyen-Âge, est-on en mesure aujourd'hui de déterminer de façon absolument certaine et convaincante comment l'empreinte de ce visage et de ce corps ensanglantés s'est imprimée sur ce linge ? Est-on en mesure de le reproduire ? A l'heure actuelle, non. Un jour ? Peut-être. Nul ne peut ici risquer une affirmation dans l'un ou l'autre sens. Et je crois qu'il serait honnête, et scientifique, de le reconnaître. Il serait honnête, je crois, de dire au moins : « nous ne savons pas ». Un jour on saura peut-être. Mais ce jour n'est pas encore venu. Le mystère de cette empreinte, pour l'heure, reste entier. Ou, si l'on a peur du mot mystère, disons que reste entière son énigme. Un prêtre à qui je disais cela un jour, me répondit sévèrement : « *parlant ainsi, vous ne m'édifiez pas* ». J'avoue que je ne compris pas pourquoi il était si mécontent. Dieu n'est-il pas maître tant des mystères à lever que des énigmes à éclaircir ? Ne fut-il pas maître de confier à une discipline toute neuve, celle de la photographie, la mission de révéler – quelle justesse de ce mot en ce cas ! - un exemple, l'exemple par excellence de l'humanité d'un Visage, mort mais non corrompu, vivant au contraire, dans la mort même, d'une vie défiant la mort sur le registre d'une royale dignité. Aussi, que ce linge date du temps du Christ ou du Moyen-Âge, tant que l'on n'est pas capable ni d'expliquer vraiment, ni de reproduire exactement un phénomène aussi étrange que celui de cette empreinte, admettons humblement que, si le linge et si l'empreinte étaient du Moyen-Âge, l'énigme ou le mystère ne disparaîtraient pas, ils seraient seulement déplacés dans le temps et ne perdraient absolument rien à ce déplacement de l'interrogation qu'ils suscitent.

Pour ma part, je crois qu'il s'agit bien ici du Linceul, du Corps et du Visage de Jésus-Christ. Mais peut-être demain me démontrera-t-on qu'il n'en est rien. En tout cas, on ne me démontrera jamais que j'ai raison, même si jamais la preuve ne m'était administrée que j'ai tort. Parce que la Résurrection de Jésus-Christ, après un séjour de deux nuits et d'un jour dans son tombeau, échappera toujours à l'ordre de la preuve et de la démonstration. Ce n'est pas moi qui le dis : c'est l'Évangile. Le merveilleux Évangile en sa merveilleuse polyphonie. Remarquons bien ceci. La première « apparition » du Christ a lieu dans le vide du tombeau. Le disciple bien-aimé y vit les linges affaissés et le suaire (la mentonnière ?) enroulé (e) à sa place ; il vit ce vide et il crut. Marie-Madeleine reconnaît le Christ non à son apparence mais à sa voix et à la douceur entre toutes reconnaissable de son appel : « *Marie !* » (cf. Jean 20,16). Les disciples d'Emmaüs reconnaissent leur surprenant compagnon de voyage « *à la fraction du pain* » et, se disent-ils l'un à l'autre, « *à la chaleur dont leurs cœurs s'étaient remplis quand il leur expliquait les Écritures* » (cf. Luc 27, 30-33). Et Thomas ? « *Mets ta main dans mon côté* » (cf. Jean 20, 27-29). Mais surtout : « *Ne sois plus incrédule, mais croyant* ». Et encore : « *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu* ». Sans avoir vu ? Mais n'ont-ils pas vu le Christ ? Et en lui n'ont-ils pas été invités à reconnaître le Père ? « *Nous sommes ensemble depuis si longtemps et tu ne me connais pas, Philippe ! Qui m'a vu a vu le Père ! Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?* » (cf. Jean 14, 9-17). Oui. Qui a vu le Christ a vu le Père. Et ceux dont les yeux se décillent pour reconnaître, dans l'Esprit Saint, le Christ en personne en tant que Fils unique du Père, sont tous ceux-là, toutes celles-là, qui aiment leurs frères et leurs sœurs d'un amour authentiquement christique, c'est-à-dire trinitaire. Mais la vue du Père, même dans le Christ et selon le Saint Esprit, est impossible à l'homme. Le Nouveau Testament, dès le Prologue de saint Jean, le réaffirme, avec autant de force que l'Ancien : « *Nul n'a jamais vu Dieu* ». Mais l'Esprit, en saint Jean, ajoute aussitôt : Un Dieu, Fils unique, tourné vers le sein du Père c'est-à-dire ne cessant à jamais d'explorer les profondeurs insondables du sein du Père, car l'Évangile associe

paradoxalement, dans le Verbe, l'immobilité d'un état (*ôn*), et son mouvement incessant vers les abîmes infinis du Père (*es ton kolpon tou patros*). Un Dieu donc, Fils Unique, lui, nous l'a raconté, nous l'a narré – « *exêghêsatô* » dit le grec, « *enarravit* » dit le latin, de la même façon que, selon le psaume, devant les splendeurs du Cosmos, l'inspiré prophétique chante : « *Le jour au jour en donne le récit et la nuit à la nuit en donne connaissance* ». Et saint Paul, dans l'Épître aux Romains, nous rappelle que nous ne pouvons nous saisir du Christ, nous ne pouvons détenir le Christ comme on détient un prisonnier : « *Car notre salut est objet d'Espérance. Et voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer. Ce qu'on voit, comment pourrait-on l'espérer encore ?* » (cf. Romains 8, 24). Nous sommes dans le temps béni de l'Espérance, en laquelle demeure la Foi et en laquelle resplendit la Charité.

Et le linceul de Turin ? Un signe, à mes yeux. Un grand signe. Mais seulement un signe. Un signe mystérieux, encore plus discret que puissant, de la présence parmi nous, en chacun de ceux que nous rencontrons, du Christ ressuscité. Un signe de ce Christ ressuscité qui dit à la Madeleine, non pas : « *ne me touche pas* », mais : « *ne me retiens pas ! Car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va dire à mes frères : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* » (cf. Jean 20, 17).

A nous d'écouter à présent la voix silencieuse de l'Homme de Douleurs en qui est sauvé le monde et de contempler son image incomparable imprimée sur ce Linceul. A nous de contempler, récapitulée en cette image incomparable, la divine humanité de tous les hommes, pour lesquels, sans en excepter aucun, même le pire d'entre eux, le Verbe éternel s'est fait chair, est mort, est ressuscité d'entre les morts.

Dominique Ponnau